

Sérotonine » marque le retour de Michel Houellebecq à la littérature

Son nouveau livre, entre angoisse et ironie, abandonne la polémique et laisse place à la possibilité de l'amour.

Par Jean Birnbaum Publié aujourd'hui à 12h40, mis à jour à 13h10

Quelqu'un dit « *je* » et tient une carabine entre ses mains. Une Steyr Mannlicher HS 50, « *modèle à un coup* ». Avec cette arme, vous n'avez qu'une seule chance. Pas question de rater. Or, rater, le narrateur du nouveau roman de Michel Houellebecq ne sait faire que cela. Cet ingénieur agronome, dont *Sérotonine* retrace le chemin vers la déchéance, et d'abord vers l'impuissance, a renié tout idéal écologique, notamment depuis qu'il a été embauché par Monsanto. Puis, chargé par diverses institutions de défendre l'agriculture française, ce quadra a également renoncé à sauver les producteurs de lait normands. Pourtant pas bête, plutôt doué même, Florent-Claude Labrouste s'effondre toujours au moment-clé, quand il faut faire mouche. Autant que sa carrière, sa vie sentimentale en témoigne.

On dira que la pensée de Houellebecq « doit sa mobilité à la force répulsive et propulsive de l'adversatif mais... »

Le voici donc, l'âme sous antidépresseurs et l'œil sur le viseur. Dans sa ligne de mire, un enfant. Celui de Camille, la seule femme avec laquelle Labrouste aurait pu être vraiment heureux, et qu'il a perdue pour une stupide histoire d'infidélité. Des années plus tard, déjà bien dérangé, il découvre qu'elle vit seule avec ce fils de quatre ans, et décide que le seul moyen de la récupérer, elle, est de l'éliminer, lui. Le narrateur prend position dans la salle panoramique d'une brasserie fermée, à quelques centaines de mètres de la maison monoparentale, en Normandie. Muni de ses jumelles, il contemple l'enfant, installé devant un puzzle de Blanche-Neige. Fiasco total : les doigts du tireur se mettent à trembler. « *Je venais de comprendre que c'était foutu, que je ne tirerais pas, que je ne parviendrais pas à modifier le cours des choses, que les mécanismes du malheur étaient les plus forts, que je ne retrouverais jamais Camille* », peut-on lire. Appuyant quand même sur la détente, le sniper pulvérise la baie vitrée de la brasserie et craint qu'on l'ait entendu. « *Je braquai mes jumelles sur l'enfant : non, il n'avait pas bougé, il était toujours concentré sur son puzzle, la robe de Blanche-Neige se complétait peu à peu.* »

Scène emblématique : au beau milieu des éclats de verre, le romancier fait surgir l'image du bonheur enfantin. Car si le narrateur de *Sérotonine* manie une carabine à un coup, Houellebecq, lui, comme jadis Voltaire, fait du roman un fusil à deux coups, et du champ littéraire un champ de bataille incertain, où les déflagrations du nu désespoir font résonner, par contraste, les intonations d'un amour solide. Ce mouvement en deux temps se trouve pris en charge, dans le texte, par la prolifération de la conjonction adversative « mais ». En reprenant les mots naguère utilisés par Jean Starobinski à propos de Voltaire, on dira que la pensée de Houellebecq « doit sa mobilité à la force répulsive et propulsive de l'adversatif mais... ».

Autofiction outrée

C'est particulièrement vrai pour ce nouveau roman, où les familiers de Houellebecq retrouveront sa sombre vision du monde, *mais* auquel cette oscillation binaire donne une coloration inédite, presque joyeuse à la fin. Bien entendu, cela commence mal, dès les premières pages, Labrouste décide de tout plaquer pour fuir une jeune Japonaise adepte des partouzes canines ; *mais*, de constats existentiels (« *je n'étais plus qu'une merde à la dérive* »)

en confidences sexuelles (« à deux reprises, je tentai de me masturber »), ce livre n'en laisse pas moins entrevoir la possibilité d'un amour authentique, élan auquel Houellebecq rend justice en des scènes d'une poignante simplicité. Et de même que Pierre Bourdieu, dans un étrange post-scriptum à *La Domination masculine* (Seuil, 1998), faisait de l'amour une « île enchantée » échappant à la violence des rapports sociaux, de même *Sérotonine* peut être lu comme une apostille à [La Possibilité d'une île](#) (Fayard, 2005), dont il vient à la fois confirmer et enrayer le pessimisme.

Houellebecq entremêle roman réaliste, prose autobiographique, polar, parole pamphlétaire, reportage social... « mais » sur un ton sardonique qui renvoie chaque style à sa parodie

Le plus exaltant, c'est que cette tendre visée coïncide avec une démonstration de force. Tandis que le narrateur n'ose pas utiliser sa carabine à un coup, l'auteur manie si bien son fusil à deux coups qu'il tient en respect, comme jamais, la littérature contemporaine. Nul besoin de canarder ses rivaux (encore que, çà et là, une balle siffle). Il lui suffit de faire défiler, devant son viseur, la multiplicité des styles narratifs qu'il maîtrise avec une virtuosité stupéfiante : Houellebecq entremêle roman réaliste, prose autobiographique, polar, parole pamphlétaire, reportage social... *mais* sur un ton sardonique qui renvoie chaque style à sa parodie.

Lire aussi : [Donald Trump vu par Michel Houellebecq : « Il apporte une saine dose d'air frais »](#)

Toujours ce même élan contradictoire, qui empêche le texte de se refermer sur une forme, une idée : *Sérotonine* est un roman philosophique, *mais* qui brocarde la littérature et la philosophie ; un livre qui vise un large succès public *mais* qui se paie le luxe d'une arrogante cuistrerie, jusqu'à multiplier les références à Arthur Schopenhauer, à Theodor Fontane ou à « ce vieil imbécile de Goethe »... En sorte qu'on pleure de rire à la lecture de ce grand roman, la plupart des effets comiques provenant de l'accrochage entre deux registres : nous avons affaire à une autofiction outrée, *mais* qui emprunte le ton de l'enquête savante, puisque le narrateur envisage chaque péripétie de son quotidien, et par exemple le moindre sursaut de son sexe, comme le moment d'une bataille pour la vérité, combat si décisif qu'il faudrait y rallier le lecteur, quitte à devancer ses objections : « *Enfin je m'é gare revenons à mon sujet qui est moi, ce n'est pas qu'il soit spécialement intéressant mais c'est mon sujet.* »

Congé donné à l'idéologie

Au fil des pages, néanmoins, ce recentrage thématique devient toujours plus improbable. Au contraire, vient bientôt le moment où la voix qui s'adresse à nous déraile pour de bon : la syntaxe s'affole, les marqueurs chronologiques se brouillent, et nous nous retrouvons un peu perdus, entre la fuite d'un ornithologue pédophile et une offensive armée d'agriculteurs en colère. *Mais*, là encore, comme l'enfant et son puzzle apparaissent une fois le verre brisé, le véritable objet du livre surgit des récits éclatés. En tireur de précision, Houellebecq recharge alors son texte pour en faire une arme défensive, vouée à sauver l'amour. Nul happy end ici, simplement l'idée que le malheur ne va pas sans consolation, et que l'hypocrisie générale rend possible l'avènement d'une ardente sincérité.

Cette sincérité, c'est avant tout celle de l'auteur. Autant [Soumission](#) (Flammarion, 2015) tendait à dominer ses lecteurs, à leur forcer la main, autant *Sérotonine* leur restitue une belle liberté. Ce congé (temporaire ?) donné à l'idéologie marque ainsi le plein retour de Houellebecq à la littérature. A l'heure de la solitude en ligne et des « cœurs » numériques, il fait du texte poétique le lieu où l'amour se réfugie.

Lire aussi [Houellebecq et le spectre du califat](#)

D'où, pour finir, la portée ironique du titre, *Sérotonine*. Contrairement à ce qu'il semble indiquer, le bonheur humain n'est pas une affaire d'hormone ou de neurotransmetteur, en réalité il passe par les mots adressés, par la langue à même la peau. A la lecture de ce roman, du reste, on repense à tous les passages, très obsédants, où Houellebecq tient à décrire le « *dévouement* » d'une femme qui caresse un homme (il y a dans ses textes [une véritable phénoménologie de la fellation](#)), et on songe que c'est lui désormais, dans sa façon de se donner aux lecteurs, qui « *s'acquitte de sa tâche avec compétence* » et mérite toute notre « *gratitude* », notre « *admiration* », tant il sait nous toucher, selon la lettre et l'esprit d'un discours amoureux dont Roland Barthes a résumé le cœur comme suit : je n'ai rien à te dire, sinon que ce rien, c'est à toi que je le dis.

Sérotonine, de Michel Houellebecq, Flammarion, 352 pages, 22 euros. En librairie le 4 janvier.

Extrait (pages 130-131)

« Au bout de deux minutes je me rendis compte que parler me fatiguait encore plus qu'écouter, c'étaient les relations humaines en général qui me posaient problème, et tout particulièrement, il fallait bien en convenir, les relations humaines avec Claire, je lui repassai le dé de la conversation, le décor de ce café était agréable mais le service un peu lent, et nous replongeâmes vers les 11 ans de Claire alors que des clients qui ressemblaient tous à des intermittents du spectacle envahissaient peu à peu le café. D'emblée une lutte s'était engagée avec sa mère, une lutte qui avait duré presque sept ans, basée avant tout sur une compétition sexuelle de tous les instants. J'en connaissais certains moments forts, comme celui où Claire, ayant découvert des préservatifs en fouillant dans le sac à main de sa mère, avait traité celle-ci de "vieille pute". Je savais moins, et je l'appris, que Claire, joignant en quelque sorte le geste à la parole, avait entrepris de séduire la plupart des amants de sa mère en utilisant cette technique, simple mais efficace, que je l'avais vue employer avec moi. Je savais encore moins que la mère de Claire, contre-attaquant avec les moyens sophistiqués dont la femme mûre apprend peu à peu à user par la lecture des féminins de référence, avait de son côté entrepris de se taper les petits amis de Claire. Dans un film YouPorn, nous aurions eu une séquence du genre "*Mom teaches daughter*", mais la réalité était comme souvent moins riante. »

Extrait (pages 179-180)

« Ce même sérieux qu'elle avait dans ses études, Camille le manifestait dans sa relation avec moi. Je ne veux pas dire par là qu'elle était austère ni guindée, au contraire elle était très gaie, elle riait d'un rien, et par certains aspects elle était même restée singulièrement enfantine, elle avait parfois des crises de Kinder Bueno, des choses de ce genre. Mais nous étions en couple, c'était une affaire sérieuse, c'était même l'affaire la plus sérieuse de sa vie, et j'étais bouleversé, jusqu'à en avoir le souffle coupé, littéralement, chaque fois que je lisais dans son regard posé sur moi la gravité, la profondeur de son engagement – une gravité, une profondeur dont j'aurais été bien incapable à l'âge de 19 ans. Peut-être partageait-elle ce trait, aussi, avec d'autres jeunes gens de sa génération – je savais qu'autour d'elle ses amis considéraient qu'elle "avait de la chance d'avoir trouvé", et le caractère en quelque sorte installé, bourgeois de notre couple satisfaisait en elle un besoin profond – le fait que nous nous rendions chaque vendredi soir dans une brasserie 1900 vieillotte, plutôt que dans un bar à tapas d'Oberkampf, me paraît symptomatique du rêve dans lequel nous essayions de vivre. Le monde extérieur était dur, impitoyable aux faibles, il ne tenait presque jamais ses promesses, et l'amour restait la seule chose en laquelle on puisse encore, peut-être, avoir foi. »

Jean Birnbaum, Le Monde du 27 décembre 2018.